

Saint Gilles - Histoire d'une collection

Une visite

L'hôtel de ville de Saint-Gilles est une œuvre d'art, elle-même écrin pour le travail de plus d'une centaine d'artistes.

Les commanditaires et l'architecte ont voulu un bâtiment qui incarne la beauté, que ce soit par sa forme, ses espaces, la gestion de la lumière, ses matières, la décoration intérieure et extérieure.

Ode au progrès et à la civilisation, l'hôtel de ville incarne les valeurs d'une bourgeoisie triomphante et éclairée, pour qui le combat contre l'ignorance, grâce à la sagesse et à la science, est la meilleure voie pour sortir du chaos. Cette volonté, ADN du bâtiment et affirmée publiquement lors de l'inauguration de l'hôtel de ville en 1904, s'écrasera 10 ans plus tard sur la violence de la Première Guerre mondiale. Celle-ci fait du bâtiment de la place Van Meenen un des derniers vestiges de la croyance dans le progrès continu vers un monde meilleur.

Le visiteur, quand il entre dans l'hôtel de ville, est ébloui, non seulement par la lumière qui parcourt les espaces mais également par la puissance monumentale qui s'en dégage. Elle devrait être écrasante et inviter à la soumission. Au contraire, les sculptures et les peintures murales élèvent le regard comme les émotions du visiteur qui, au pied de l'escalier d'honneur, se réjouit déjà de la splendeur annoncée. Le dialogue avec le ciel, si cher aux symbolistes, débute avec Alfred Cluysenaar sur le premier plafond rencontré où la Science, avec les Beaux-Arts et la Morale, fait culbuter du ciel tous les Vices. Il se poursuit salle de l'Europe où Omer Dierickx fait descendre du ciel la Liberté sous les acclamations de l'Humanité. Dans la salle des mariages, Fernand Khnopff fait voyager, d'un caisson du plafond à l'autre, le ciel et la terre, l'homme et la femme, les colombes et l'aigle, l'air et feu, pour nous indiquer, avec langueur et légèreté, qu'au-delà de la morale conventionnelle, les rapports entre le haut et le bas ne sont pas verticaux mais régis par une nouvelle alchimie.

Après le dialogue avec *le haut*, c'est à celui avec *le temps* que vont se consacrer Émile Fabry, Hélène et Isidore De Rudder, Albert Ciamberlani, Jacques de Lalaing et Eugène Broerman.

Accompagnant l'escalier d'honneur, les agriculteurs de Ciamberlani, dans une nudité intemporelle, rencontrent sur le plafond les ouvriers de Jacques de Lalaing, à l'orée d'un siècle qui les brisera les uns comme les autres. Eugène Broerman voulait également traiter de ce passage de l'agriculture à l'industrie, en occupant tous les espaces disponibles de la salle du Conseil. Il devra se satisfaire de deux murs pour montrer cette commune qui, au sortir de la période agricole, se construit autant par ses pierres que par ses valeurs.

Les De Rudder, Isidore et Hélène, dans la salle des mariages et Émile Fabry dans les vestibules des couloirs de la salle des mariages et du conseil traiteront des âges de la vie, dialoguant même au travers des murs, la tapisserie sur *le mariage* des premiers faisant face à *l'été ou le mariage*, du second, placée dans le vestibule du couloir de la salle des mariages. Et on rêve que, d'une manière ou d'une autre, le dialogue sur le temps puisse se poursuivre entre ces artistes.

Pour le visiteur, les peintures murales et les sculptures, à l'intérieur et à l'extérieur, constituent le cœur de la collection de l'hôtel de ville. Il ne rencontre les autres œuvres qu'au détour d'un couloir ou d'un bureau. Pourtant cette face cachée n'a pas à rougir de celle qui fait la notoriété de la collection. Comment ne pas être stupéfait devant le panneau de 8 mètres sur 6 du *Panorama du siècle*, d'Alfred Stevens et Henri Gervex ? Dans la salle Cérès une cinquantaine de tableaux, à l'accrochage très XIX^e, entourent une grandiose cheminée qui porte la déesse Cérès drapée tout en finesse par Égide Rombaux.

À l'abri des intempéries, mais heureusement pas des regards, l'original de *La porteuse d'eau*, de Julien Dillens, se glisse délicatement entre les peintures monumentales de l'escalier d'honneur.

S'il est moins étonnant, mais toujours réjouissant, de découvrir, ici et là, un Lambeaux, *La folle chanson* ou *La volupté*, la curiosité sera aiguisée par ces tableaux des XVI^e et XVII^e siècles dont on s'interroge toujours sur leur exacte origine : un Zurbaran, un Jordaens ? école de Brueghel, école de Van Dijck ? L'œil aux aguets s'émerveillera de découvrir les Périclès Pantazis, Franz et Jean-Jacques Gailliard ou autres Pierre Paulus. Et que dire de ces portraits, marines ou paysages, d'auteurs oubliés ou inconnus, qui glissent du regard vers l'émotion ?

Des artistes au cœur d'une architecture

L'architecte Albert Dumont fut désigné en 1898, suite à un concours. S'il ne révolutionna pas l'architecture, il fut, dans la lignée des grands architectes, un artiste à part entière. Ses croquis et dessins de l'hôtel de ville sont des œuvres d'art. Il projeta, dès le départ, l'intégration des artistes dans ses plans. Il imagina le projet de statuaire de la façade, il dessina les caissons de la salle des mariages et du conseil communal. Il suivit, avec Julien Dillens et Louis Morichar, le travail des artistes. Il conçut également les luminaires intérieurs, les candélabres pour l'éclairage public extérieur, le mobilier de la salle du conseil et de la salle des mariages, des vitraux de la façade postérieure.

Le choix des artistes pour la décoration intérieure et extérieure fut moins transparent que pour le choix de l'architecte. Une section des Beaux-Arts fut instituée sous la présidence de l'échevin Louis Morichar, avec le sculpteur Julien Dillens comme directeur artistique et l'architecte Albert Dumont comme

conseiller. Le choix des artistes relevait de méthodes diverses, dépôt spontané de projets ou demande à des artistes particuliers. La décision, proposée par la Commission, était avalisée par le conseil communal. Cette méthode, peu transparente, a fait l'objet de critiques. Néanmoins, on peut constater que, pour les sculpteurs, le choix s'est porté parmi les meilleurs artistes de leur génération, avec les maîtres, Julien Dillens et Jef Lambeaux, et les élèves talentueux comme Égide Rombaux ou Victor Rousseau. Si on devait dresser un portrait du sculpteur de l'hôtel de ville, on dirait qu'il naît à la fin des années 1860. Il est formé à l'académie de Bruxelles par Charles van der Stappen, Jef Lambeaux ou Julien Dillens. Il est primé, prix de Rome ou Godecharle. Il voyage en Italie, surtout à Rome. Il fait partie d'un cercle d'artistes : *Le sillon, le groupe des XX, L'essor, Pour l'art, Le labeur*. Il est ami ou en lien avec beaucoup des autres sculpteurs de l'hôtel de ville, dont plusieurs ont habité ou ont eu leur atelier à Saint-Gilles. Il admire Rodin et s'intéresse à l'Art nouveau. Mais il a un style académique qui marque la fin d'une époque. Il exécute de nombreuses commandes publiques, notamment au Jardin botanique ou au Petit Sablon à Bruxelles. Après la guerre 14-18, il réalise un monument aux morts. Il meurt dans les années 1930.

Pour les peintures murales (marouflées), l'orientation vers le symbolisme et l'art monumental justifie la présence des meilleurs d'entre eux, Fernand Khnopff, Albert Ciamberlani, Alfred Cluysenaar, Émile Fabry, Omer Dierickx, Eugène Broerman.

L'affiche de Gisbert Combaz, pour l'inauguration de l'hôtel de ville en 1904, rappelle, par ses accents Art nouveau, l'existence de ce courant artistique en plein développement à Saint-Gilles, sauf à l'hôtel de ville.

La collection de Léopold Speeckaert

Le peintre Léopold Speeckaert lègue à sa mort (1915) son hôtel particulier (avenue de la Toison d'or, 114), toutes ses œuvres et ses collections artistiques à la commune de Saint-Gilles, à condition que sa maison devienne un musée. Celui-ci est ouvert en 1917 jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, et quelques mois en 1946. Il sera vendu et détruit en 1965, l'ensemble des œuvres étant rapatrié à l'hôtel de ville.

Cet ensemble est composé des œuvres du peintre (environ 200), de tableaux de peintres de la fin du XIX^e (environ 80), une vingtaine de tableaux anciens (XVI^e et XVII^e), et enfin un ensemble de meubles (armoires, buffets, vitrines, chaises), de céramiques, de cuivres et d'objets d'art divers.

Les œuvres de Speeckaert concernent surtout des paysages (le vieux Bruxelles, les fleuves de Belgique, les bords de Meuse) mais également les valeurs morales

et existentielles comme l'alcoolisme, l'ignorance, la famille, la mort, ainsi qu'une très belle collection de portraits.

Parmi les œuvres de la fin du XIX^e, relevons un bel ensemble de Périclès Pantazis, des œuvres d'Hippolyte Boulanger, de Franz Courtens, d'Eugène Smits, d'Alfred Verwee, sans oublier une huile sur bois et un dessin de Félicien Rops.

Il convient également de mentionner les œuvres de Mathilde Demanet. Cette artiste, épouse de L. Speeckaert, ne figure dans quasi aucun recueil biographique de peintres. Cette ignorance exprime le sort souvent réservé aux artistes féminines de cette époque, alors que son travail, particulièrement ses portraits, mériterait une découverte.

Les œuvres des XVI^e et XVII^e sont, essentiellement, des copies (Caravage), des œuvres d'écoles (Brueghel ou Van Dijck), ou encore des tableaux attribués à de grands maîtres, Goya, Zurbaran, Pieter Aertsen ou encore Jordaens. Les attributions, pratique courante au XIX^e, n'ont jamais été confirmées, et les valeurs d'assurances sont extrêmement basses pour ces tableaux.

Le Goya, « Fillette », a disparu il y a une quarantaine d'année, sans donner aucune nouvelle depuis. Le Zurbaran serait une copie, sans doute réalisée en Flandre. Le Jordaens et le Pieter Aertsen font l'objet actuellement d'examen approfondis.

Les dons et les acquisitions, les ventes et les échanges

Au fil du temps, la collection de l'hôtel de ville s'est enrichie, souvent par des dons, de nombre d'œuvres d'artistes importants des XIX et XX^e siècles comme Franz et Jean-Jacques Gailliard, Antoine Wiertz, Fernand Khnopff, Henri De Groux, Constantin Meunier, Jef Lambeaux, Julien Dillens, Alfred Stevens, Jean Robie, Alfred Cluysenaar, Auguste Rodin, André Hennebicq, Pierre Paulus, Georges Minne, Pierre Alechinsky, Armand Massonnet, Maurice Langaskens, Akarova...

Depuis l'inauguration de l'hôtel de ville, des acquisitions ont été faites sans qu'il y ait une véritable politique d'acquisition. Ce sont des opportunités qui ont été saisies, surtout quand des financements existaient. Au cours de la première moitié du XX^e siècle, les autorités publiques (État, province) participaient au financement de l'achat d'œuvres (30 à 50%). Le Fonds Speeckaert a également été utilisé à cette fin.¹

¹ Relevons à titre d'exemples les dons ou acquisitions suivantes.

Don de Jean Robie, *Objets d'orfèvrerie de la Renaissance*, en 1905.

Don de Pierre Paulus du tableau *Nocturne du pays noir* après l'inauguration de son buste en 1956.

Depuis une trentaine d'années, des œuvres contemporaines ont intégré la collection, venant d'artistes ayant exposé dans la commune ou ayant participé au *Parcours d'Artistes*.

Les ventes ou les échanges ont un caractère exceptionnel.

Un des rares exemples de vente concerne Fernand Khnopff. La commune avait acquis *La Peinture, la Musique et La Poésie* une grande toile (3m10 x 2m30) qui devait orner le plafond de la maison du peintre Léon Houyoux. La toile fut vendue en 1979 pour 350.000 francs (achetée vingt ans plus tôt pour 8.000 francs). Vu sa taille, *il était difficile de trouver un emplacement pour la mettre en valeur...or, il se présente un amateur...* (Rapport au collège, 10/7/1979). *L'âge d'airain*, plâtre d'Auguste Rodin, fut échangé par le musée Rodin, en 1926, contre des cariatides d'Auguste Rodin que possédait Jef Lambeaux. Ce dernier les avait récupérées après la destruction de l'immeuble du boulevard Anspach qui les abritait, et léguées à la commune à sa mort.

Une collection d'histoires

Chaque collection connaît ses histoires singulières, ses mystères ou énigmes. Celle de l'hôtel de ville n'y échappe pas. Citons en deux.

En 1914, devant l'avancée allemande, Henri de Groux quitte Saint-Gilles pour Paris. Il ne reviendra plus dans la commune où il a habité. Ses œuvres (environ 140), restées dans son atelier de la rue d'Espagne, sont mises en dépôt à l'hôtel de ville. Après la guerre, il récupère ses tableaux. Son chef d'œuvre *Le Christ aux outrages*, un des tableaux majeurs du XX^e siècle, reste accroché à l'hôtel de ville pendant une dizaine d'années. Henri de Groux a besoin d'argent et souhaite le vendre. Éconduit par l'État, il négocie longuement avec la commune qui finit par l'acheter au prix de 40.000 francs payables en quatre annuités. Acculé par les dettes, le peintre trouve un autre acheteur qui paiera plus rapidement que la commune. La vente avec Saint-Gilles est résiliée, et le tableau part pour le Sud de la France où il réside toujours.

40 ans plus tard, à la place du *Christ aux outrages* ou juste à côté, est accroché *Le Juste*, également appelé *Le Christ*, d'Antoine Wiertz.

Don du tableau de Maurice Langaskens *Vue au bord du lac* figurant dans la succession de L Lazard ancien conseiller communal de Saint-Gilles.

Des sculptures de Jef Lambeaux ont été acquises (*La Volupté*, escalier d'honneur) ou données par le sculpteur ou par des tiers (*La folle chanson* ou *Les lutteurs*).

Acquisition de *Falaises d'Etretat* de J.J. Gaillard.

Don de la sculpture *Offrande* d'Arthur Dupagne par sa veuve.

Acquisition d'un projet du plafond de l'escalier d'honneur, aquarelle d'Alfred Cluysenaar, au moyen du fonds Speckaert.

Cette immense toile était appendue au fond de la salle Blanche (qui a été dénommée salle Matteotti) au premier étage de la Maison du Peuple de Victor Horta. Si les liens entre les socialistes de la Fédération des coopératives (propriétaires de la Maison du Peuple) et ceux de Saint-Gilles ont permis le déplacement du Wiertz vers l'hôtel de ville lors de la destruction de la Maison du Peuple, on sait aujourd'hui encore peu de choses sur l'arrivée du *Juste* à la célèbre Maison. Diverses hypothèses sont émises, et nous espérons que l'énigme sera levée dans les prochains mois.

Pierre Dejemeppe

Cellule Histoire et Patrimoine, Commune de Saint-Gilles, février 2020